



A la bataille d'Auray, du Guesclin jeté à bas de son cheval est fait prisonnier par Chandos. (Page 42.)

— A Don Pedre le Cruel, ajoutai-je.

Jean, regardant Raymond, lui dit en souriant :

— Je le savais, mais je ne l'ai pas dit.

— Bravo, Jean, tu montres que tu as bon caractère. Les petites taquineries ne te fâchent pas. Il faut toujours être ainsi, entre amis.

Eh bien, le roi d'Angleterre donna en effet une armée à Pierre le Cruel. Dès que cette nouvelle fut connue, les aventuriers anglais et gascons qui avaient suivi du Guesclin l'abandonnèrent. Ils vinrent dans l'armée d'Édouard III, qui les payait plus cher, et ils combattirent contre notre ami Bertrand.

— Pourquoi le roi d'Angleterre donna-t-il une armée au mauvais roi Pierre le Cruel? demanda Laure. Cela lui coûtait cher. Il faisait tuer ses soldats, il était donc son ami.

— Pierre le Cruel lui était indifférent, seulement, la lutte entre les rois de France et d'Angleterre dominait tous ces événements. Édouard III s'inquiétait de voir du Guesclin mettre, sur le trône de Castille, un roi ami de la France, un roi qui, désormais, l'aiderait dans sa lutte contre l'Angleterre. Pour cette cause, à son tour, il voulut replacer Pierre le Cruel sur le trône de Castille. Il y réussit.

Les deux armées se livrèrent une grande bataille, le 3 avril 1367, à Naraja. Du Guesclin ne voulait pas combattre, il savait l'armée anglaise affamée, perdue, si elle restait encore quelque temps dans la même situation, car elle ne pouvait se procurer des vivres, mais Henri de Transtamare, comme le comte de Blois à Auray, refusa d'écouter les avis de du Guesclin, et les Anglais remportèrent la victoire. Au moment où du Guesclin allait être pris, il entendit, au milieu de la mêlée, Pierre le Cruel qui criait à ses soldats :

— Tuez-le, tuez-le, point de quartier à du Guesclin.

Il se retourna vivement, assomma à moitié Pierre, qu'il jeta à terre, puis, tendant son épée au prince Noir, il lui dit :

— Prince, voici mon épée, j'ai du moins la consolation de la rendre à l'un des plus vaillants princes de la terre.

Et, quand le soir, le captal de Buch, chargé par le prince de garder du Guesclin, dit à son prisonnier :

— Eh bien, messire Bertrand, vous m'avez pris à Cocherel; à mon tour, je vous tiens aujourd'hui.

— Ça n'est pas la même chose, riposta fièrement du Guesclin. A Cocherel, je vous ai pris moi-même. Ici vous êtes seulement chargé de me garder.

— Encore prisonnier, murmurèrent les garçons. Cela fait deux fois!

— Un général n'est pas toujours victorieux, répondis-je. Il y a des haut et des bas dans la vie, des jours heureux et de mauvais jours. Du Guesclin se battit bravement, il

succomba sous le nombre. Cela ne diminue en rien sa réputation de bravoure et d'habileté guerrière.



— Et puis, le roi n'avait pas voulu écouter ses conseils, rappela Raymond, sans cela!...

Ces deux derniers mots furent prononcés d'un ton qui montrait l'admiration de mon interrupteur pour du Guesclin. Ils valaient un long discours. C'était le pendant du *quos ego* de Virgile. A l'encontre de tant d'orateurs qui parlent longtemps pour ne rien dire, cette fois, Raymond parlait peu, mais il exprimait beaucoup.

— Après la bataille, continuai-je, Henri de Transtamare se réfugia en France, et le prince Noir conduisit du Guesclin en captivité, à Bordeaux, où il le garda plusieurs mois. Il refusait de fixer sa rançon, car du Guesclin à lui seul, valait une armée, et le prince Noir, en ne lui permettant pas de se racheter, privait son ennemi de France, le roi Charles V, de son plus fameux capitaine.

Cette captivité eût pu durer des années si, un jour, le prince, rencontrant son prisonnier, ne lui eût demandé :

— Comment vous trouvez-vous à Bordeaux, messire Bertrand?

— A merveille, répondit du Guesclin.

— Tant mieux, fit le prince, car mes conseillers, Chandos, le captal de Buch et d'autres seigneurs, m'engagent à ne pas vous rendre la liberté, tant que durera la guerre entre la France et l'Angleterre.

— J'en suis très honoré, seigneur, riposta du Guesclin, cela prouve que vous me redoutez plus que tout autre.

Cette réponse froissa l'orgueil du prince, qui s'écria aussitôt :

— Je vous rends votre liberté sans rançon, je vous estime fort, messire Bertrand, mais je ne vous redoute pas.

Du Guesclin dit qu'il prendrait sa liberté, mais en payant 70.000 livres, et comme le prince Noir lui demandait de quelle façon il se procurerait une aussi grosse somme, du Guesclin lui fit cette belle réponse :

— Les rois de France et de Castille me donneront de l'argent; il y a cent chevaliers bretons qui vendront leur terre pour fournir la somme, et si cela ne suffit pas, toutes les fileuses de France fileront une quenouille pour payer ma rançon.

La renommée de du Guesclin était si grande que la Princesse de Galles fit le voyage d'Angle-terre à Bordeaux, exprès pour venir le voir. Elle le reçut somptueusement à sa table, et voulut lui donner dix mille écus pour l'aider à payer sa rançon.

Du Guesclin la remercia vivement, puis comme il était très laid, il lui dit ensuite en plaisantant :

— Madame, j'aurais cru jusqu'ici être le plus laid chevalier de France, mais je commence à avoir meilleure opinion de moi, puisque les dames me font de tels présents.

La princesse rit beaucoup de la repartie.

Au commencement de l'année 1368, du Guesclin avait réuni cette grosse somme de 70.000 livres. On le mit en liberté, et son retour eut un aspect triomphal. Sur sa route, de Bordeaux à Paris, ce fut une fête continuelle. Les paysans, les bourgeois, les hommes d'armes, les seigneurs

eux-mêmes, les femmes et les enfants, tous accouraient sur son passage pour l'acclamer, Charles V lui fit rendre des honneurs comme à un roi.

PAUL
DESÉMANT



Au milieu de ces acclamations, de ces honneurs, de cet enthousiasme, du Guesclin conserva sa simplicité, le juste sentiment de sa valeur, mais sans orgueil, et il restait toujours aussi généreux.

Pendant son voyage, il rencontra dans une auberge dix chevaliers et écuyers dans un état pitoyable. Ils avaient été faits prisonniers à la bataille de Navarette, et relâchés ensuite sur parole, pour aller chercher rançons. Les uns étaient à pied, les autres pauvres diables étaient montés sur de vieux chevaux, et leurs habits étaient vieux, sales et en lambeaux.

Quand il eut appris que leur rançon se montait ensemble à quatre mille livres, il leur donna aussitôt cette somme, qu'il prit sur l'argent démonté de sa propre bourse. C'était ainsi l'une des plus belles actions de sa vie.

Après avoir fait ainsi son tour à Paris, il retourna à la cour de Charles V et la

Bientôt, il retourna en Espagne, de sa propre main, il tua Pierre le Cruel qui, traîtreusement, avait voulu le frapper de son poignard, puis il rétablit définitivement le roi de France.





Du Guesclin harangue les chefs des Grandes Compagnies. (Page 48.)

vement Henri de Transtamare sur le trône de Castille. Quand il revint en France, en 1370, Charles V le nomma connétable, la plus haute dignité militaire du royaume. Elle permettait de manger à la table du roi, un honneur bien rare et bien envié, car, à cette époque, le cérémonial de la cour de France voulait que le roi fût servi à table par ses frères.

— Quand le roi n'avait pas de frères, demanda Pierre très sérieusement, ils ne pouvaient pas le servir.

Les autres enfants se mirent à rire, et Pierre hésita un instant pour savoir s'il devait rire comme eux ou se fâcher. Il prit le meilleur parti. Il rit, et je lui répondis que, en effet, si le roi n'avait pas de frères, il ne pouvait être servi par eux. Dans ce cas, les grands seigneurs remplissaient ces fonctions, fort enviées par les courtisans.

Du Guesclin n'était pas de ceux-là, ajoutai-je, car il commença même par refuser le titre de connétable.

— Cher sire et noble roi, dit-il à Charles V, je vous prie de m'excuser, je suis un pauvre chevalier, un petit seigneur breton. Si vous me nommez connétable, comment oserai-je commander à de grands et nobles seigneurs comme vos frères, vos neveux, vos cousins? Cela me fera des envieux, des jaloux. Il est bien préférable que vous accordiez cet honneur à un autre plus digne que moi.

Mais le roi considérait du Guesclin comme le plus grand homme de guerre de son royaume; il insista vivement en lui affirmant que ses frères, ses neveux, ses cousins, tous lui obéiraient.

— S'il n'en était pas ainsi, ajouta-t-il, si l'un d'eux, quel qu'il soit, agissait autrement, il me courroucerait tellement qu'il s'en apercevrait bien vite, je vous en réponds.

Du Guesclin fut donc nommé connétable, et le roi le désigna aussitôt pour commander toute l'armée française, afin d'aller combattre les Anglais.

— On se battait donc toujours? demanda Louise. Ça n'était pas gai de vivre en ce temps!

— Hélas! oui, répondis-je, à cette époque, la guerre était presque permanente entre les Anglais et les Français. Elle porte un nom dont vous devez vous rappeler, car je vous l'ai dit, en vous racontant l'histoire de Jeanne d'Arc.

THÉODORE CAHU

HISTOIRE

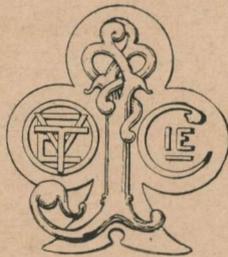
DE

Bertrand du Guesclin

RACONTÉE A MES ENFANTS

ILLUSTRATIONS DE

PAUL DE SÉMANT



PARIS

JOUVET & C^{IE}, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

Tous droits réservés.